Master Negative Storage Number

OCI00080.02

MICROFILMED 1994

CLEVELAND PUBLIC LIBRARY
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND, OH 44110-4006

GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT,
PHASE IV.

THE RESEARCH LIBRARIES
GROUP, INC.

Funded in part by the
NATIONAL ENDOWMENT
FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without
permission from the Cleveland Public Library

Aesop's fables. French

Fables d'Ésope mises en français, avec le sens moral

A Épinal
[18--?]

Reel: 80 Title: 2

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI80.02

Control Number: AES-1563
OCLC Number : 31393874
Call Number : W PN970.F7 AESO1x
Author : Aesop's fables. French.
Title : Fables d'Ésope : mises en français, avec le sens moral en quatre vers, et des figures à chaque fable.
Edition : Nouv. éd., rev., corr. et augm. de la vie d'ésope, dédiée à la jeunesse.
Imprint : A Épinal : Chez Pellerin, [18--?]
Format : 69 p. : ill. ; 17 cm.
Subject : Aesop.
Subject : Fables, Greek Translations into French.
Subject : Chapbooks, French.
Added Entry : Aesop.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12-20-94
Camera Operator: CS

FABLES
D'ÉSOPE.

FABLES D'ÉSOPE,

MISES EN FRANÇAIS,

AVEC LE SENS MORAL EN QUATRE VERS, ET DES FIGURES A CHAQUE FABLE.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

DE LA VIE D'ÉSOPE,

DÉDIÉE A LA JEUNESSE.

A ÉPINAL,

CHEZ PELLERIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

white PN 970.F7 AES01x
MAY 20 1919

VIE D'ÉSOPE

LE PHRYGIEN.

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homère et d'Ésope. A peine même sait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est ce dont il y a lieu de s'étonner, vu que l'histoire ne rejette pas des choses moins agréables et moins nécessaires que celles-là. Tant de destructeurs de nations, tant de princes sans mérite, ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie, et nous ignorons les plus importantes de celles d'Ésope et d'Homère, c'est-à-dire des deux personnages qui ont le mieux mérité des siècles suivants; car Homère n'est pas seulement le père des dieux, c'est aussi celui des bons poëtes. Quant à Ésope, il me semble qu'on le devait mettre au nombre des sages dont la Grèce s'est tant vantée; lui qui enseignait la véritable sagesse, et qui l'enseignait avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions et des règles. On a véritablement recueilli l'histoire de ces deux grands hommes; mais la plupart des savants les tiennent toutes deux fabuleuses, particulièrement celle que Planude a écrite. Pour moi je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique : comme Planude vivait dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Ésope ne devait pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il savait par tradition ce qu'il a laissé. Dans cette croyance, je l'ai suivi, sans retrancher ce qu'il a dit d'Ésope, que ce qui m'a semblé trop puéril, ou ce qui s'écartait en quelque sorte de la bienséance.

Ésope était Phrygien, d'un bourg appelé *Amarium*. Il naquit vers la 57e Olympiade, quelques deux cents ans après la fondation de Rome. On ne saurait dire s'il eut sujet de remercier la nature, ou bien de se plaindre d'elle, car en le douant d'un très-bel esprit, elle le fit naître difforme et laid de visage, ayant à peine figure d'homme, jusqu'à lui refuser presque entièrement l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'aurait pas été de condition à être esclave, il ne pouvait pas manquer de le devenir. Au reste, son âme se maintint toujours libre et indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'il eut l'envoya aux champs labourer la terre, soit qu'il le jugea incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si désagréable. Or, il arriva que ce maître étant allé voir sa maison des champs, un paysan lui donna des figues : il les trouva belles, et les fit serrer soigneusement, donnant ordre à son sommelier, appelé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hasard voulut qu'Ésope eût affaire dans le logis. Aussitôt qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion et mangea les figues avec quelques-uns de ses camarades, puis ils rejetèrent cette friponnerie sur Ésope, ne croyant pas qu'il se pût jamais justifier, tant il était bègue et paraissait idiot. Les châtimens dont les anciens usaient envers leurs esclaves, étaient fort cruels, et cette faute très-punissable. Le pauvre Ésope se jeta aux pieds de son maître, et se faisant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandait pour toute grâce qu'on surseit de quelques moments sa punition. Cette grâce lui ayant été accordée, il alla querir de l'eau tiède, la but en présence de son seigneur, se mit les doigts dans la bouche, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris : on n'aurait pas cru qu'une telle invention pût partir d'Ésope. Agathopus et ses camarades ne parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avait fait, et se mirent les doigts dans la bouche; mais ils se gardèrent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir et de mettre en évidence les figues toutes crues encore et toutes vermeilles. Par ce moyen Ésope se garantit : ses accusateurs furent punis doublement pour leur gourmandise et pour leur méchanceté.

Le lendemain, après que leur maître fut parti, et le Phrygien étant au travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns disent que c'étaient des prêtres de Diane) le prièrent, au nom de Jupiter hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisait à la ville. Ésope les obligea premièrement de se reposer à l'ombre; puis leur ayant présenté une légère collation, il voulut être leur guide, et ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens levèrent les mains au ciel, et prièrent Jupiter de ne pas laisser cette action

charitable sans récompense. A peine Ésope les eut-il quittés, que le chaud et la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil, il s'imagina que la Fortune était debout devant lui, qui lui délait la langue, et par le même moyen lui faisait présent de cet art dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il s'éveilla en sursaut, et en s'éveillant : Qu'est-ceci, dit-il? ma voix est devenue libre; je prononce bien un râteau, une charrue, tout ce que je veux. Cette merveille fut cause qu'il changea de maître; car comme un certain Zénas qui était là en qualité d'économe, et qui avait l'œil sur les esclaves, en eut battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritait pas, Ésope ne put s'empêcher de le reprendre, et le menaça que ses mauvais traitemens seraient sus. Zénas, pour le prévenir et pour se venger de lui, alla dire au maître qu'il était arrivé un prodige dans sa maison; que le Phrygien avait recouvré la parole, mais que le méchant ne s'en servait qu'à blasphémer et à médire de leur seigneur. Le maître le crut, et passa bien plus avant; car il lui donna Ésope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudrait. Zénas de retour aux champs, un marchand l'alla trouver, et lui demanda si pour de l'argent, il le voulait accomoder de quelque bête de somme. Non pas cela, dit Zénas, je n'en ai pas le pouvoir; je te vendrai, si tu veux, un de nos esclaves. Là-dessus, ayant fait venir Ésope, le marchand dit : Est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage? On le prendrait pour une outre. Dès que le marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Ésope le rappela et lui dit : Achète-moi hardiment, je ne te serai pas inutile; si tu as des enfants qui crient et qui soient méchants, ma mine les fera taire : on les menacera de moi comme de la bête. Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles, et dit en riant : Les dieux soient loués! je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité, aussi n'ai-je pas déboursé grand argent.

Entre autres denrées, ce marchand trafiquait d'esclaves; si bien qu'allant à Ephèse pour se défaire de ceux qu'il avait, ce que chacun d'eux devait porter pour la commodité du voyage, fut départi selon leur emploi et selon leurs forces. Ésope pria que l'on eût égard à sa taille; qu'il était nouveau venu, et

devait être traité doucement. Tu ne porteras rien, si tu veux, lui repartirent ses camarades. Ésope se piqua d'honneur, et voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir : il prit le panier au pain, c'était le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avait fait par bêtise ; mais dès la dînée, le panier fut entamé, et le Phrygien déchargé d'autant : ainsi le soir, et de même le lendemain, de façon qu'au bout de deux jours il marchait à vide. Le bon sens et le raisonnement du personnage furent admirés.

Quant au marchand, il se défit de tous ses esclaves, à la réserve d'un grammairien, d'un chantre et d'Ésope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put : Ésope au contraire ne fut vêtu que d'un sac, et placé entre ses deux compagnons afin de leur donner du lustre. Quelques acheteurs se présentèrent, entre autres un philosophe, appelé Xantus. Il demanda au grammairien et au chantre ce qu'ils savaient faire : Tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien, on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prît la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles, son grammairien trois mille, et, en cas qu'on achetât l'un des deux, il devait donner Ésope par-dessus le marché. La cherté du grammairien et du chantre dégoûta Xantus ; mais pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelque emplète, ses disciples lui conseillèrent d'acheter ce petit bout d'homme qui avait ri de si bonne grâce : on en ferait un épouvantail ; il divertirait les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, et fit prix d'Ésope à soixante oboles. Il lui demanda, avant que de l'acheter, à quoi il lui serait propre, comme il l'avait demandé à ses camarades. Ésope répondit : A rien, puisque les deux autres avaient tout retenu pour eux. Les commis de la douane remirent généreusement à Xantus le sou pour livre, et lui donnèrent quittance sans rien payer.

Xantus avait une femme de goût assez délicat, et à qui toutes sortes de gens ne plaisaient pas ; si bien que de lui aller présenter sérieusement son nouvel esclave, il n'y avait pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colère et se faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet

de plaisanterie, et alla dire au logis qu'il venait d'acheter un jeune esclave, le plus beau du monde et le mieux fait. Sur cette nouvelle, les filles qui servaient sa femme se pensèrent battre à qui l'aurait pour son serviteur; mais elle furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux, l'autre s'enfuit, l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit que c'était pour la chasser qu'on lui amenait un tel monstre; qu'il y avait long-temps que le philosophe se lassait d'elle. De parole en parole, le différend s'échauffa jusqu'à tel point que la femme demanda son bien, et voulut se retirer chez ses parens. Xantus fit tant par sa patience, et Ésope par son esprit, que les choses s'accommodèrent. On ne parla plus de s'en aller, et peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paraître la vivacité de son esprit; car, quoiqu'on puisse juger par-là de son caractère, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens et de l'ignorance de son maître. Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade. Les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardait la philosophie aussi bien que le jardinage; c'est que les herbes qu'il plantait et qu'il cultivait avec un grand soin, ne profitaient point; tout au contraire de celles que la terre produisait d'elle-même, sans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire quand on est court. Ésope se mit à rire, et ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier qu'il lui avait fait une réponse ainsi générale, parce que la question n'était pas digne de lui; il le laissait donc avec son garçon, qui assurément le satisferait. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Ésope compara la terre à une femme qui, ayant des enfans d'un premier mari, en épouserait un second qui aurait des enfans d'une autre femme: sa nouvelle épouse ne manquerait pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, et leur ôterait la nourriture, afin que les siens en profitassent. Il en était ainsi de la terre, qui n'adoptait qu'avec peine les productions du travail et de la culture, et qui réservait toute sa tendresse et tous ses bienfaits pour les siennes

seules : elle était marâtre des unes, et mère passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Ésope tout ce qui était dans son jardin.

Il arriva quelque temps après un grand différent entre le philosophe et sa femme. Le philosophe étant de festin, mit à part quelques friandises, et dit à Ésope : Va porter ceci à ma bonne amie. Ésope l'alla donner à une petite chienne qui était les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, et si on l'avait trouvé bon. Sa femme ne comprenant rien à ce langage, on fit venir Ésope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchait qu'un prétexte pour le faire battre, lui demanda s'il ne lui avait pas dit expressément : Va-t-en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie? Ésope répondit là-dessus que la bonne amie n'était pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçait de faire un divorce : c'était la chienne qui endurait tout, et qui revenait faire des caresses après qu'on l'avait battue. Le philosophe demeura court; mais sa femme entra dans une telle colère, qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fit parler, sans que les raisons ni les prières y gagnassent rien. Ésope s'avisa d'un stratagème. Il acheta force gibier, comme pour une noce considérable, et fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Ésope lui dit que son maître ne pouvant obliger sa femme de revenir, en allait épouser une autre. Aussitôt que la dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son mari, par esprit de contradiction et de jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Ésope, qui tous les jours faisait de nouvelles pièces à son maître, et tous les jours se sauvait du châtiment par quelque trait de subtilité. Il n'était pas possible au philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus, qui avait le dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y avait de meilleur, et rien autre chose. Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. Il n'acheta donc que des langues, lesquelles les fit accommoder à toutes les sauces : l'entrée, le second, l'entremets, tout ne

ful que des langues. Les conviés louèrent d'abord le choix de ce mets, à la fin ils s'en dégoûtèrent. Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur? Et qui a-t-il de meilleur que la langue, reprit Ésope? C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison. Par elle on bâtit des villes et on les police; on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux. Et bien? dit Xantus (qui prétendait l'attraper), achète-moi demain ce qui est de pire: ces mêmes personnes viendront chez moi, et je veux diversifier.

Le lendemain Ésope ne fit servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la mère de tous les débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, et qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si, d'un autre côté, elle loue les dieux, de l'autre elle profère des blasphèmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement ce valet lui était fort nécessaire, car il savait le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe. De quoi vous mettez-vous en peine, reprit Esope? Et trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien.

Ésope alla le lendemain sur la place, et voyant un paysan qui regardait toute chose avec la froideur et l'indifférence d'une statue, il amena ce paysan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous me demandez. Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire, quoiqu'il sût fort bien qu'il ne méritait pas cet honneur; mais il disait en lui-même: C'est peut-être la coutume d'en user ainsi. On le fit asseoir au haut bout, il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que de blâmer son cuisinier: rien ne lui plaisait: ce qui était doux il le trouvait trop salé, et ce qui était trop salé il le trouvait trop doux. L'homme sans souci le laissait dire, et mangeait de toutes ses dents. Au dessert on mit sur la table un gâteau que la femme du philosophe avait

fait. Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très-bon : Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée : il faut brûler l'ouvrière, car elle ne fera de sa vie rien qui vaille ; qu'on apporte des fagots ! Attendez, dit le paysan, je m'en vais querir ma femme, on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. Ce dernier trait désarçonna le philosophe, et lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or, ce n'était pas seulement avec son maître qu'Ésope trouvait occasion de rire et de dire des bons mots. Xantus l'avait envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le magistrat, qui lui demanda où il allait. Soit qu'Ésope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savait rien. Le magistrat tenant à mépris et irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisaient : Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très-bien répondu ? car comment puis-je que l'on me ferait aller où je vais ? Le magistrat le fit relâcher, et trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

Xantus, de sa part, voyait par là de quelle importance il lui était de ne point affranchir Ésope, et combien la possession d'un tel esclave lui faisait honneur. Même un jour faisant débauche avec ses disciples, Ésope, qui les servait, prit que les fumées leur échauffaient la cervelle, aussi bien au maître qu'aux écoliers. La débauche du vin, leur dit-il, a trois degrés : le premier, la volupté ; le second, l'ivrognerie ; le troisième, la fureur. On se moqua de son observation, et on continua de vider des pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, et à se vanter qu'il boirait la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avait dit, gagea sa maison qu'il boirait la mer toute entière ; et, pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avait au doigt.

Le jour suivant, lorsque les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus trouver son anneau auquel il tenait beaucoup. Ésope lui dit qu'il était perdu, et que sa maison l'était aussi, par la gageure qu'il avait faite. Voilà le philosophe bien alarmé. Il pria Ésope de lui enseigner une défaite. Ésope s'avisa de celle-ci.

Quand le jour que l'on avait pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer, pour être témoin de la honte du philosophe. Celui

de ses disciples qui avait gagé contre lui, triomphait déjà. Xantus dit à l'assemblée : Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirais toute la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans; c'est pourquoi, que celui qui a gagé contre moi, détourne leur cours, et puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. Chacun admira l'expédient que Xantus avait trouvé pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa qu'il était vaincu, et demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'à son logis avec acclamation.

Pour récompense, Esope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa, et dit que le temps de l'affranchir n'était pas encore venu : si toutefois les dieux l'ordonnaient ainsi, il y consentait; partant, qu'il prît garde au premier présage qu'il aurait étant sorti du logis. S'il était heureux, et que, par exemple, deux corneilles se présentassent à sa vue, la liberté lui serait donnée; s'il n'en voyait qu'une, qu'il ne se lassât point d'être esclave. Esope sortit aussitôt. Son maître était logé à l'écart et apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors, qu'il aperçut deux corneilles qui s'abattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son maître, qui voulut voir lui-même s'il disait vrai. Tandis que Xantus venait, l'une des corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours, dit-il à Esope? Qu'on lui donne les étrivières; l'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Esope, on vint inviter Xantus à un repas; il promit qu'il s'y trouverait. Hélas! s'écria Esope, les présages sont bien menteurs; moi qui ai vu deux corneilles, je suis battu, et mon maître qui n'en a vu qu'une, est prié de noces. Ce mot plut tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Esope; mais quand à la liberté, il ne pouvait se résoudre à la lui donner, encore qu'il la lui promît en diverses occasions.

Un jour ils se promenaient tous deux parmi de vieux monuments, considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on avait mises. Xantus en aperçut une qu'il ne put comprendre, quoiqu'il demeurât long-temps à en chercher l'explication. Elle était composée des premières lettres de certains mots. Le philosophe avoua ingénument que cela passait son esprit. Si je vous fais trouver un trésor par le moyen de ces lettres, lui dit Esope, quelle récompense aurai-je? Xantus lui

promit la liberté et la moitié du trésor. Elles signifient, poursuivit Esope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en trouverons un. En effet, ils le trouvèrent après avoir creusé quelque peu dans la terre. Le philosophe fut sommé de tenir parole; mais il reculait toujours. Les dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Esope, que tu ne m'aies donné avant cela l'intelligence de ces lettres; ce me sera un trésor plus précieux que celui que nous avons trouvé. On les a ici gravées, poursuivit Esope, comme étant les premières lettres de ces mots: *Si vous reculez quatre pas et que vous creusiez, vous trouverez un trésor.* Puisque tu es si subtil, repartit Xantus, j'aurais tort de me défaire de toi, n'espère donc pas que je t'affranchisse. Et moi, répliqua Esope, je vous dénoncerai au roi Denys, car c'est à lui que le trésor appartient, et ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. Le philosophe intimidé dit au Phrygien qu'il prît sa part de l'argent, et qu'il n'en dît mot, de quoi Esope lui déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choisies de telle manière qu'elles renfermaient un triple sens, et signifiaient encore: *En vous en allant, vous partagerez le trésor que vous aurez rencontré.* Dès qu'il fut de retour, Xantus commanda qu'on enfermât le Phrygien, qu'on lui mit les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. Hélas! s'écria Esope, est-ce ainsi que les philosophes s'acquittent de leurs promesses? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous.

Sa prédiction se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau public (c'était apparemment quelque sceau que l'on apposait aux délibérations du conseil), et le fit tomber au sein d'un esclave. Le philosophe fut consulté là-dessus, et comme étant philosophe, et comme étant un des premiers de la république. Il demanda du temps, et eut recours à son oracle ordinaire: c'était Esope. Celui-ci lui conseilla de le produire en public, parce que, s'il rencontrait bien, l'honneur en serait toujours à son maître; sinon, il n'y aurait que l'esclave de blâmé. Xantus approuva la chose, et le fit monter à la tribune aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun éclata de rire: personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un

homme fait de cette manière. Esope leur dit qu'il ne fallait pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y était renfermée. Les Samiens lui crièrent qu'il dît donc sans crainte ce qu'il jugeait de ce prodige. Esope s'en excusa sur ce qu'il n'osait le faire. La fortune, disait-il, avait mis en débat de gloire entre le maître et l'esclave : si l'esclave disait mal, il serait battu; s'il disait mieux que le maître, il serait battu encore. Aussitôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le philosophe résista long-temps. A la fin, le prévôt de la ville le menaça de le faire de son office et en vertu du pouvoir qu'il en avait comme magistrat; de façon que le philosophe fut obligé d'y donner les mains. Cela fait, Esope dit que les Samiens étaient menacés de servitude par ce prodige; et que l'aigle enlevant leur sceau, ne signifiait autre chose qu'un roi puissant qui voulait les assujettir.

Peu temps après, Crésus, roi des Lydiens, fit dénoncer à ceux de Samos, qu'ils eussent à se rendre ses tributaires, sinon qu'il les y forcerait par les armes. La plupart étaient d'avis qu'on lui obéît. Esope leur dit que la Fortune présentait deux chemins aux hommes : l'un de liberté, rude et épineux au commencement, mais dans la suite très-agréable; l'autre d'esclavage, dont les commencemens étaient plus aisés, mais la suite laborieuse. C'était conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyèrent l'ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'ambassadeur lui dit que tant qu'ils auraient Esope avec eux, il aurait de la peine à les réduire à ses volontés, vu la confiance qu'ils avaient au bon sens de ce personnage. Crésus le leur envoya demander, avec promesse de leur laisser la liberté s'ils le lui livraient. Les principaux de la ville trouvèrent ces conditions avantageuses, et ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher, quand ils l'achèteraient aux dépens d'Esope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment en leur contant que les loups et les brebis avaient fait un traité de paix, celles-ci donnèrent leurs chiens pour ôtages; quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglèrent avec moins de peine qu'ils ne faisaient. Cet apologue fit son effet : les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avaient prise. Esope

voulut toutefois aller vers Crésus, et dit qu'il le servirait plus utilement étant auprès du roi, que s'il demeurait à Samos.

Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une aussi chétive créature lui eût été un si grand obstacle. Quoi! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés, s'écria-t-il! Esope se prosterna à ses pieds. Un homme prenait des sauterelles, dit-il, une cigale lui tomba aussi sous la main : il allait la tuer, comme il avait fait des sauterelles. Que vous ai-je fait, dit-elle à cet homme? Je ne ronge point vos blés, je ne vous procure aucun dommage; vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me sers fort innocemment. Grand roi, je ressemble à cette cigale; je n'ai que la voix, et je ne m'en suis point servi pour vous offenser. Crésus, touché d'admiration et de pitié, non-seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération.

En ce temps-là, le Phrygien composa ses fables, lesquelles il laissa au roi de Lydie, et fut envoyé par lui vers les Samiens, qui décernèrent à Esope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager, et d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appelait philosophes. Enfin il se mit en grand crédit près de Lycerus, roi de Babylone. Les rois alors s'envoyaient les uns aux autres des problèmes à résoudre sur toutes sortes de matières, à condition de se payer une espèce de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondaient bien ou mal aux questions proposées; en quoi Lycerus, assisté d'Esope, avait toujours l'avantage, et se rendait illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria, et ne pouvant avoir d'enfant, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appelé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, et fut assez méchant pour oser souiller le lit de son bienfaiteur. Cela étant venu à la connaissance d'Esope, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres, par lesquelles il semblait qu'Esope eût intelligence avec les rois qui étaient émules de Lycerus. Lycerus, persuadé par le cachet et la signature de ces lettres, commanda à un de ses officiers, nommé Hermippus, que, sans autre enquête, il fît mourir promptement le traître Esope. Cet Hermippus, étant ami du Phrygien, lui sauva la vie, et à l'insu de tout le monde, le nourrit long-temps dans un sépulcre, jusqu'à ce que Nectenabo, roi d'Égypte, sur le

bruit de la mort d'Ésope, crut à l'avenir rendre Lycerus son tributaire. Il osa le provoquer, et le défia de lui envoyer des architectes qui sussent bâtir une tour en l'air, et, par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycerus ayant lu ces lettres, et les ayant communiquées aux plus habiles de ses états, chacun d'eux demeura court; ce qui fit que le roi regretta Ésope. Quand Nermippus lui dit qu'il n'était pas mort, il le fit venir. Le Phrygien fut très-bien reçu, se justifia, et pardonna à Enmus. Quand à la lettre du roi d'Égypte, il n'en fit que rire, et manda qu'il enverrait au printemps des architectes et le répondant à toutes sortes de questions. Lycerus remit Ésope en possession de tous ses biens et lui fit livrer Enmus pour en faire ce qu'il voudrait. Ésope le reçut comme son enfant, et, pour toute punition, lui recommanda d'honorer les dieux et son prince, se rendre terrible à ses ennemis, facile et commode aux autres; bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret : parler peu, et chasser de chez soi les babillards : ne se point laisser abattre aux malheurs; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort, que d'être importun à ses amis pendant son vivant; surtout n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Enmus, touché de ces avertissements et de la bonté d'Ésope comme d'un trait qui lui aurait pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défi de Nectenabo, Ésope choisit des aiglons, et les fit instruire (chose difficile à croire), il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier dans lequel était un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Égypte avec tout [illegible], non sans tenir en grande admiration et en attente [illegible] tout dessein, les peuples chez qui il passait. Nectenabo, [illegible] le bruit de sa mort avait envoyé l'énigme, fut extrêmement [illegible] de son arrivée. Il ne s'y attendait pas, et ne se fût [illegible] engagé dans un tel défi contre Lycerus, s'il eût cru [illegible] vivant. Il lui demanda s'il avait amené les architectes et le répondant. Ésope dit que le répondant était lui-même, et que [illegible] verrait les architectes quand il serait sur le feu. On [illegible] en pleine campagne, où les aigles enlevèrent les paniers avec les petits enfants, qui criaient qu'on

leur donnât du mortier, des pierres et du bois. Vous voyez, dit Esope à Nectenabo, que je vous ai trouvé les ouvriers; fournissez-leur des matériaux. Nectenabo avoua que Lycerus était le vainqueur. Il propose toutefois ceci à Esope : J'ai des cavales en Égypte qui conçoivent au hennissement des chevaux qui sont devers Babylone; qu'avez-vous à répondre là-dessus? Le Phrygien remit sa réponse au lendemain; étant retourné au logis, il commanda à des enfans de prendre un chat, et de le mener fouettant par les rues. Les Égyptiens, qui adorent cet animal, se trouvèrent extrêmement scandalisés du traitement qu'on lui faisait; ils l'arrachèrent des mains des enfans, et allèrent se plaindre au roi. On fit venir en sa présence le Phrygien : Ne savez-vous pas, lui dit le roi, que cet animal est un de nos dieux? pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte? C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycerus, reprit Esope; car la nuit dernière, il a étranglé un coq extrêmement courageux, et qui chantait à toutes les heures. Vous êtes un menteur, repartit le roi, comment serait-il possible que ce chat eût fait en si peu de temps un si long voyage? Et comment est-il possible, repartit Esope, que vos juments entendent de si loin nos chevaux hennir, et conçoivent pour les entendre?

Ensuite de cela, le roi fit venir d'Héliopolis certains personnages d'esprit subtil et savants en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposèrent à Esope diverses choses, celle-ci entr'autres : Il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes, chacune desquelles a trente arcs-boutants, et autour de ces arcs-boutants se promènent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche et l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Esope, cette question aux petits enfants de notre pays. Le temple est le monde; la colonne, l'an; les villes, ce sont les mois; et les arcs-boutans, les jours, autour desquels se promènent alternativement le jour et la nuit.

Le lendemain Nectenabo assembla tous ses amis. Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton soit la cause que Lycerus remporte le prix, et que j'aie la confusion pour mon partage? Un d'eux s'avisa de demander à Esope qu'il leur fit des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Esope écrivit une cédule, par laquelle Necte-

nabo confessait devoir deux mille talens à Lycerus. La cédule fut mise entre les mains de Nectenabo, toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrît, les amis du prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit était de leur connaissance. Quand on l'eut ouverte, Nectenabo s'écria : Voilà la plus grande fausseté du monde : je vous en prends à témoins tous tant que vous êtes. Il est vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ai donc satisfait à votre demande, reprit Esope. Nectenabo le renvoya comblé de présens, tant pour lui que pour son maître.

Le séjour qu'il fit en Égypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rodope, celle-là qui, des libéralités de ses amants, fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore, et qu'on voit avec admiration : c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec plus d'art.

Esope, à son retour dans Babylone, fut reçu de Lycerus avec de grandes démonstrations de joie et de bienveillance : ce roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir et d'apprendre lui fit renoncer à tous ces honneurs; il quitta la cour de Lycerus, où il avait tous les avantages qu'on peut souhaiter, il prit congé de ce prince pour voir la Grèce encore une fois. Lycerus ne le laissa pas partir sans embrassemens et sans larmes, et sans lui faire promettre sur les autels, qu'il reviendrait achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écoutèrent fort volontiers, mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Esope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde : on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable; de près on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher; les Delphiens en conçurent une telle haine et un si violent désir de vengeance (outre qu'ils craignaient d'être décriés par lui), qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cachèrent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincraient Esope de vol et de sacrilége, et qu'ils le condamneraient à la mort.

Quand il fut sorti de Delphes, et qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme des gens qui étaient en peine. Ils l'accusèrent d'avoir dérobé leur vase.

Esope le nia avec des sermens; on chercha dans son équipage, et il fut trouvé. Tout ce qu'Esope put dire n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes, chargé de fers, mis dans les cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires, et de raconter des apologues; les Delphiens s'en moquèrent.

La grenouille, leur dit-il, avait invité le rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer et d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattait sur l'eau, un oiseau de proie l'aperçut, fondit sur lui, et l'ayant enlevé avec la grenouille, qui ne put s'en détacher, il se reput de l'un et de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que vous me vengera : je périrai, mais vous périrez aussi.

Comme on le conduisait au supplice, il trouva moyen de s'échapper, et entra dans une chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arrachèrent. Vous violez cet asile, leur dit-il, parce que ce n'est qu'une petite chapelle; mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera pas de retraite sûre, non pas même dans les temples; il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle, lequel, nonobstant les prières de l'escarbot, enleva un lièvre qui s'était réfugié chez lui. La génération de l'aigle en fut punie jusques dans le giron de Jupiter. Les Delphiens, peu touchés de tous ces exemples, le précipitèrent.

Peu de temps après sa mort, une peste très-violente exerça sur eux ses ravages. Ils demandèrent à l'oracle par quels moyens ils pourraient apaiser le courroux des dieux. L'oracle leur répondit qu'il n'y en avait point d'autre que d'expier leur forfait, et satisfaire aux mânes d'Esope. Aussitôt une pyramide fut élevée. Les dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisait: les hommes vengèrent aussi la mort de leur sage. La Grèce envoya des commissaires pour en informer, et en fit une punition rigoureuse.

FABLES D'ÉSOPE.

FABLE PREMIÈRE.

LE LOUP ET L'AGNEAU.

Le loup et l'agneau se désaltéraient dans le courant d'un ruisseau ; le premier fort près de sa source, l'autre fort au-dessous. Le loup, qui ne cherchait qu'un prétexte pour mettre l'agneau en pièces, ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'il courut à lui, et l'accusa d'avoir troublé son eau. Comment pourrai-je la troubler, lui dit l'agneau tout tremblant, je bois fort au-dessous de l'endroit où vous buvez? Croyez que bien loin de chercher à vous nuire, je n'en ai pas seulement la pensée. Hier, répliqua le loup, je vis ton père qui animait par ses cris les chiens qui me poursuivaient. Il y a plus d'un mois, répondit l'agneau, que mon père a senti le couteau du boucher. C'était donc ta mère, poursuivit le cruel? Ma mère, repartit l'autre, mourut ces jours passés en me mettant au monde. Morte ou non, reprit le loup, en grinçant les dents, je sais combien tu me hais, toi et tous les tiens; il faut que je m'en

venge. Cela dit, il se lance sur l'agneau, l'étrangle et le mange.

MORALE.

L'agneau n'alléguait rien pour sa juste défense,
Qui ne mit le loup dans son tort;
Mais il ne savait pas qu'opprimer l'innocence,
C'est le droit du méchant quand il est le plus fort.

FABLE II.

LA GRENOUILLE, LE RAT ET LE MILAN.

La grenouille contestait avec le rat : la première soutenait qu'à bon droit elle s'était mise en possession de certain marais; l'autre prétendait au contraire qu'il lui appartenait, et partant que la grenouille devait déguerpir. Celle-ci n'en voulut rien faire. Bientôt la dispute s'échauffa entre eux, et à tel point, qu'enfin ils se battirent. Ils eussent beaucoup mieux fait de s'accorder; car tandis qu'échauffés au combat, ils ne pensaient à rien moins qu'au milan, celui-ci, qui les guettait de loin, vint fondre sur les combattans, et les mit tous deux en pièces.

MORALE.

C'est ainsi, petits princes,
Qui vous combattez, que pendant le débat,
Un voisin plus puissant fondant sur vos provinces,
A vos dépens viendra terminer le combat.

FABLE III.

LE CHIEN ET L'OMBRE.

Un chien traversait une rivière à la nage, tenant un morceau de chair dans sa gueule : il en vit l'ombre dans l'eau, et crut que c'était quelque nouvelle proie. Aussitôt il lâcha la sienne, et s'élança vers ce rien, qui lui semblait être un mets exquis. Mais quel fut son désespoir, lorsqu'il vit son avidité frustrée ? Malheureux que je suis ! s'écriait-il, en regrettant ce qui lui était échappé, pour n'avoir su m'en tenir à ce que j'avais ; j'ai tout perdu.

MORALE.

Combien de conquérants aussi fous que le chien,
Pour vouloir tout avoir, perdent tout et n'ont rien.
Hé ! sans porter le feu sur les états des autres,
Monarques, ne songez qu'à conserver les vôtres.

FABLE IV.

LA MOUCHE ET LE CHARIOT.

Un cocher poussait, sur une plaine sablonneuse, un chariot que deux forts chevaux tiraient avec vitesse ; une mouche s'en aperçut, et vint en bourdonnant se poser sur le timon du char, et là s'imaginant qu'elle seule le faisait mouvoir : Voyez, s'écriait-elle, quelle poussière je fais lever !

MORALE.

J'ai battu l'ennemi, la victoire est complète,
Nous crie un fanfaron, on me doit en défaire.
Voyons, s'il est bien vrai qu'il ait sauvé l'état;
Voici ce qu'il a fait, il a vu le combat.

FABLE V.

LE LION ALLANT A LA CHASSE AVEC LES AUTRES ANIMAUX.

Le lion, la brebis et quelques autres animaux allèrent ensemble à la chasse : le premier avait juré qu'au retour il partagerait également entre tous ses associés ce que les uns et les autres auraient pris. Un cerf tomba dans les lacs de la brebis, qui en avertit aussitôt le lion. Celui-ci accourut, dépeça la proie en quatre parts, et en fit le partage en présence des animaux. Voici comment : Parce que je m'appelle lion, la première part, leur dit-il, m'appartient. Je suis le plus courageux, ainsi la seconde m'est encore due. Il me faut aussi céder la troisième, comme au plus fort; et si quelqu'un de vous me dispute la quatrième, je l'étranglerai sur l'heure. Ainsi, le lion prit le cerf tout entier, sans que ses associés osassent même se plaindre.

MORALE.

Peu s'en fallut encore qu'il ne les croquât tous.
Pour conquérir une province,
Petits, qui vous ligues avec un méchant prince,
C'est ainsi qu'au partage il se moque de vous.

FABLE VI.

LE LABOUREUR ET LA COULEUVRE.

Un laboureur trouva dans la neige une couleuvre transie de froid et demi-morte ; il en eut pitié, la prit et l'emporta dans sa cabane, où après avoir allumé un grand feu, il la chauffa si bien, et en prit tant de soin, que peu à peu elle reprit ses forces; mais le premier usage qu'elle en fit, fut de s'élever contre son bienfaiteur, et de se lancer sur lui pour le piquer. Méchante, lui dit le laboureur surpris de son ingratitude, est-ce ainsi que tu reconnais le bien que je viens de te faire? Après que je t'ai sauvé la vie, tu cherches à me l'ôter! Cela dit, il prit une hache et la tua.

MORALE.

C'est ainsi qu'un ingrat est de son bienfaiteur
Le plus cruel persécuteur,
Vous l'accablez de biens, il s'en sert pour vous nuire ;
Vous voulez l'élever, il cherche à vous détruire.

FABLE VII.

LE SINGE ET SON FILS.

Un singe était fou de l'un de ses petits, jour et nuit il le baisait, l'embrassait et le serrait. Cette folle tendresse fut bientôt funeste au petit singe ; car un jour que son père le tenait entre ses bras, il fit en l'y pressant un tel effort, qu'il lui fit perdre haleine et l'étouffa.

MORALE.

Ce point est important. Pensez-y, tendres pères,
N'ayez pour vos enfans que des soins nécessaires.
En prendre trop de soin, les aimer à l'excès,
C'est les perdre : avec eux ménagez vos bienfaits.

FABLE VIII.

LE SANGLIER ET L'ANE.

L'ANE se moquait un jour du sanglier, et le bravait. Celui-ci fut sur le point de l'en punir; mais il retint sa colère : Malheureux, lui dit-il en le regardant d'un œil de mépris, qu'il me serait aisé de rabattre ton insolence! mais aux dieux ne plaise que je m'emporte contre un lâche qui n'en vaut pas la peine.

MORALE.

Se venger d'un faquin, c'est se déshonorer;
Mépriser sa lâche insolence,
C'est toute la vengeance
Qu'un noble cœur en doit tirer.

FABLE IX.

LE FERMIER ET LE CYGNE.

UN fermier tenait un cygne, et croyait tenir une oie. Comme il allait lui couper la gorge, le cygne chanta, et l'homme, qui le reconnut à la voix, retira

aussitôt le couteau. Cygne, lui dit-il en le caressant, aux dieux ne plaise que j'ôte la vie à qui chante si bien.

MORALE.

Ainsi l'homme d'esprit qu'on n'a point entendu,
Se voit avec le sot quelquefois confondu;
Mais ouvre-t-il la bouche, un seul mot le désigne,
Et qui d'abord fut pie, est bientôt un vrai cygne.

FABLE X.

L'AIGLE ET LA CORNEILLE.

Un aigle tenait une huître entre ses serres, et s'efforçait d'en rompre l'écaille pour en tirer le poisson qu'elle renfermait, mais sans pouvoir en venir à bout. Vous voilà bien intrigué, lui dit une corneille, qui mourait d'envie de lui escroquer sa proie; élevez-vous en l'air et le plus haut qu'il vous sera possible, puis laissez tomber votre huître sur ces cailloux, l'écaille sera bien forte si elle ne s'y brise. L'aigle trouva l'expédient merveilleux, et fit ce que l'autre lui conseillait; mais la conseillère seule y trouva son compte; car l'huître s'étant brisée en tombant, la corneille en enleva le poisson et prit la fuite, non sans rire de la sotte crédulité de l'aigle.

MORALE.

Quand un fourbe vous dit: Pour finir votre affaire,
Voici ce qu'il faut faire;
Vous croyez que pour but il n'a que votre bien;
Mais désabusez-vous, il ne songe qu'au sien.

FABLE XI.

LE RENARD ET L'AIGLE.

Un aigle avait fait son nid sur un chêne. Au pied de cet arbre un renard nourrissait ses petits, et tous deux semblaient s'entr'aimer. Un jour que le premier était allé chercher pâture, l'aigle fondit tout à coup sur les petits renards, les enleva, et en fit curée à ses aiglons. L'autre, de retour, reconnut la perfidie de sa voisine, et en fut outré; mais comme il ne pouvait atteindre son ennemie, tout ce qu'il put faire alors, ce fut de remettre aux dieux le soin de sa vengeance. Ils ne laissèrent pas long-temps cette méchanceté impunie, car, quelque jours après, l'aigle qui avait remarqué que les laboureurs sacrifiaient une chèvre sur l'autel de leur dieu, vint enlever un morceau où quelques charbons de feu s'étaient attachés, et les emporta avec la chair dans son nid. Comme il n'était fait que de paille et d'autres matières combustibles, il s'embrasa d'abord, et les aiglons tombèrent à terre. Alors le renard, qui se tenait au pied du chêne, se jeta sur eux, et rendit la pareille à l'aigle, en les croquant tous l'un après l'autre.

MORALE.

Grands, quel que soit votre avantage
Sur un faible ennemi, craignez de l'outrager;
N'arma-t-il contre vous qu'une impuissante rage,
Tremblez, il est des dieux qui sauront le venger.

FABLE XII.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

Un corbeau tenait un fromage dans son bec. Un renard en sentit l'odeur, et s'avançant vers le corbeau : Que vois-je, lui dit-il, d'un air surpris? On m'avait fait entendre que votre plumage était noir. Hé! grands dieux! celui d'un cygne n'est pas plus blanc. De grâce, seigneur corbeau, permettez que je vous contemple un moment tout à mon aise. Sans flatterie, vous me semblez si beau, que je ne puis me lasser de vous admirer. Mais, ajouta-t-il, en adoucissant sa voix, je suis bien persuadé que la beauté n'est pas la seule perfection qui vous distingue. La nature, qui s'est plue à vous rendre le plus accompli de tous les oiseaux, vous a donné, sans doute, une voix divine; et, pour bien chanter, il n'est, j'en jugerais, dans nos bois, que vous et le rossignol. A ce discours, le corbeau, tout transporté d'aise, voulut faire connaître que le renard ne se trompait pas, et ouvrit le bec pour chanter; mais en l'ouvrant, il laissa tomber sa proie, et le renard s'en saisissant, prit aussitôt congé du corbeau, aussi satisfait, disait-il en le raillant, de la bonté du fromage, que de la beauté de sa voix.

MORALE.

Ce corbeau que transporte une vanité folle,
S'aveugle et ne s'aperçoit point
Que pour mieux le duper, un flatteur le cajole :
Hommes, qui d'entre vous n'est corbeau sur ce point?

FABLE XIII.

LE LION ACCABLÉ DE VIEILLESSE.

Le lion, couché dans sa caverne, languissait accablé de vieillesse, et sur le point d'expirer. Les animaux, qui ne le craignaient plus dans cet état, accoururent de toute part pour l'insulter. L'âne même parut, et vint avec bravade le frapper d'un coup de pied. Ah! s'écria le lion, en se tournant vers le loup et le sanglier, j'ai souffert patiemment tous vos outrages, tout lâches qu'ils sont : mais qu'un âne ose me faire insulte, ah! c'est ce que je ne puis endurer.

MORALE.

As-tu la force en main, on te craint, on t'admire;
Déchu de ta grandeur,
N'es-tu plus en état de nuire?
Tout, jusques au faquin, insulte à ton malheur.

FABLE XIV.

LE LION ET LE RAT.

Tandis qu'un lion dormait, un rat s'en approcha, fit cent tours auprès de lui, enfin s'émancipa jusqu'à sauter sur sa croupe. Le lion s'en éveilla, le prit; et fut sur le point de l'écraser; mais le jugeant indigne de sa colère, il le lâcha. Celui-ci, qui lui devait la vie, trouva l'occasion de s'en revancher; car quelques jours après, le lion tomba dans les filets des chasseurs. La forêt retentit de ses rugissemens; à ce bruit le rat accourut, rongea les mailles des réseaux qui enveloppaient son bienfaiteur, et fit si bien qu'il le délivra.

MORALE.

Ménager tout le monde, est chose salutaire,
C'était fait du lion sans le rat, qui l'eût dit?
Et pourtant celui-ci tira l'autre d'affaire.
Le plus grand a souvent besoin du plus petit.

FABLE XV.

LE SAVANT ET LE SOT.

Un philosophe méditait dans son cabinet. Un sot l'y trouva seul; et en fut tout surpris. La raison, lui dit il, qui peut vous porter à tant aimer la retraite,

je ne la concevrais pas, je vous jure, en mille ans. Tu la concevrais en moins d'un instant, repartit l'autre en lui tournant le dos, si tu savais ce que ta présence et celle de tous tes pareils me fait souffrir.

MORALE.

Le savant a toujours semblé trop solitaire ;
Cessez de le blâmer, ridicule vulgaire :
Il le serait bien moins, s'il était moins de sots,
Et s'il était un bien plus doux que le repos.

FABLE XVI.

L'HIRONDELLE ET LES OISEAUX.

Une hirondelle vit un laboureur qui ensemençait une chenevière, et courut en avertir les oiseaux. Un jour, leur disait-elle, cette graine vous sera funeste. Le chanvre viendra, et l'oiseleur en fera mille engins, qui serviront à vous prendre : croyez-moi, volez sur ce champ, mangez cette semaille. Elle eut beau dire, on ne l'écouta pas ; au contraire, on la siffla, ainsi que ses prédictions. Cependant le chanvre crût. Arrachez, leur dit-elle encore, cette maudite herbe, car si vous la laissez, vous vous en repentirez. Arrachez-la vous-même, lui repartit-on, pour nous, nous n'en avons pas le loisir. Enfin le chanvre étant mûr, l'hirondelle courut aux oiseaux, et leur dit : Ce que je vous ai prédit est sur le point d'arriver. Si vous

aimez votre liberté, éloignez-vous de ces cantons. Babillarde, lui dit-on, quand vous plaira-t-il de ne nous plus rompre la tête ? Allez, nous n'avons rien à craindre. Alors elle quitta la compagnie des oiseaux, qui se repentirent, mais trop tard, de ne l'avoir voulu croire; car, quelque temps après, l'oiseleur arracha son chanvre, en fit des réseaux, les tendit, et les y prit presque tous.

MORALE.

Prévoyons les malheurs, comme fit l'hirondelle;
Mais surtout écoutez un conseiller fidèle :
Un bon avis n'est pas à rebuter;
Heureux qui sait en profiter.

FABLE XVII.

LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROI.

Les grenouilles se lassèrent de vivre en république. Jupiter, s'écrièrent-elles un jour, donnez-nous un roi qui sache nous gouverner. Le dieu rit de leur imprudence, et leur refusa long-temps ce qu'elles lui demandaient; mais enfin, étourdi de leurs cris, il résolut, quoiqu'à regret, de les contenter, et lança dans leurs marais un soliveau. Le bruit qu'il fit en tombant, intimida si fort les grenouilles, qu'elles se plongèrent au fond de leurs marécages, demi-mortes de frayeur. Mais quelque peu de temps après, une des plus hardies

mit la tête hors de l'eau, et d'abord n'osa considérer que de loin le nouveau roi, puis se rassura jusqu'à s'en approcher; enfin, le voyant sans mouvement, se mit à sauter et ressauter sur lui. Elle fut suivie d'une seconde, la seconde d'une troisième, et celle-ci de toutes les autres, qui, fort mal satisfaites de leur prince immobile, s'en plaignirent à Jupiter, et lui en demandèrent un autre qui fût plus agissant. Le dieu leur envoya la cigogne, qui en fort peu de temps en croqua la moitié. Et celles-ci crièrent plus fort que jamais, et demandèrent à Jupiter qu'il les délivrât de leur tyran. Mais il ne voulut plus les entendre : Puisque vous n'avez pu, leur dit-il, souffrir votre bon roi, souffrez maintenant le méchant, de peur qu'il ne vous en vienne encore un pire

MORALE.

S'en tenir à son roi, tel que le ciel le donne,
C'est ce qu'Esope ici sagement nous ordonne:
Tel peuple, las du sien, le changea follement,
Qui bientôt regretta l'ancien gouvernement.

FABLE XVIII.

LES COLOMBES ET LE MILAN.

Le Milan faisait rude guerre aux colombes ses voisines : celles-ci, pour se mettre à couvert de ses hostilités, crurent ne pouvoir mieux faire que de se

choisir, entre les oiseaux, un roi qui pût faire tête à leur ennemi. Le faucon fut ce roi, qui ne fut pas plutôt entré dans le colombier, sous prétexte de reconnaître les forces de son parti, qu'il se jeta sur les colombes, et les tua toutes.

MORALE.

Nos voisins, dit un peuple, arment pour nous surprendre.
Opposons-leur un chef qui puisse nous défendre.
On l'élit; mais bientôt ce chef est un tyran,
Et le faucon fait pis que n'eût fait le milan.

FABLE XIX.

LE VOLEUR ET LE CHIEN.

Un voleur s'efforçait d'entrer pendant la nuit dans une maison, à dessein d'y faire quelque vol; mais il en fut empêché par un chien qui la gardait. Comme celui-ci ne cessait d'aboyer, l'autre lui présenta un morceau de pain, et crut l'engager par ce moyen à se taire; mais le chien le rejeta. Méchant, dit-il à l'homme, je pourrais accepter ton présent, si je ne connaissais dans quelle vue tu me l'offres. Va, retire-toi d'ici, rien ne peut corrompre ma fidélité.

MORALE.

Où sont les serviteurs qui suivent de ce chien
La prudence fidèle?
En dépit des méchants, princes, tout ira bien,
Si vous n'en choisissez que d'après ce modèle.

FABLE XX.

LA TRUIE ET LE LOUP.

Un loup vit une truie en travail. Commère, lui dit-il, en s'approchant d'elle d'un air officieux, si vous le souhaitez, je vous aiderai à vous délivrer de votre portée; et pour ce qui est de vos petits, comptez qu'ils seront auprès de moi fort en sûreté. Compère, lui dit la truie, j'en suis bien persuadée; mais si tu voulais bien t'éloigner du lieu où je suis, il me semble que les petits et la mère auraient encore moins à craindre.

MORALE.

La truie en refusant les offres de service
Que lui faisait un loup passé maître en malice,
Fort à propos, je crois, disait au fond du cœur :
Fou qui donne sa bourse à garder au voleur.

FABLE XXI.

LE MORE.

Un homme se mit en tête de blanchir un More; il le baignait, lavait et frottait : mais ce fut temps perdu. Le More bien décrassé parut encore plus noir qu'il n'était auparavant.

MORALE.

Vous n'effacerez point ces impressions vives
Que nature en nous fit. Vous me lavez en vain,
Maître, et vous perdez le temps et vos lessives :
Je serai toujours noir, si je suis Africain.

FABLE XXII.

LA MONTAGNE EN TRAVAIL.

Une montagne en travail poussait d'horribles mugissements ; l'on y accourut de toutes parts, et chacun crut qu'elle allait au moins produire quelque monstre d'une grosseur énorme. Mais je laisse à penser si l'on fut surpris, lorsqu'après les derniers efforts, la montagne accoucha (qui l'eût cru ?) d'une souris.

MORALE.

Quand un auteur vous dit : Mon ouvrage s'imprime ;
Et Dieu sait quel ouvrage ! un chef-d'œuvre sublime.
On le croit ; mais au jour a-t-il mis ses écrits,
La montagne en travail enfante une souris.

FABLE XXIII.

LE RENARD ET LE SANGLIER.

Un sanglier aiguisait ses défenses contre le tronc d'un arbre. A quoi bon, dit un renard, te préparer au combat, quand tu ne vois ni chien ni chasseur ? Hé,

dois-je attendre, répliqua l'autre, que je les aie en queue, pour songer à tenir mes armes en état, quand ils ne me donneront pas le temps d'y penser?

MORALE.

D'un camp bien retranché si l'assiette est forte,
Rends-la plus forte encore. Mais tout est coi. N'importe,
Quand l'ennemi viendra t'enlever ton quartier,
Il ne sera plus temps de te fortifier.

FABLE XXIV.

LES LIÈVRES.

Une forêt battue de vent faisait plus de bruit que de coutume. Les lièvres s'en effrayèrent. Sauvons-nous, dit l'un d'eux, j'entends les cris des chasseurs et les abois des chiens; et toute la bande prit aussitôt la fuite. Un marais l'arrêta; des grenouilles y sautaient de la rive dans l'eau. Le bruit qu'elles faisaient en s'y plongeant augmenta l'épouvante du chef de nos fuyards. Comme il ne pouvait fuir en avant, et qu'il n'osait rebrousser en arrière, son embarras s'accrut, et à tel point qu'il ne savait plus quel parti prendre. Cependant un de la troupe réfléchissait sur ce qui les avait si fort effrayé. Voici, dit-il aux autres, ce que nous fuyons, du vent et des grenouilles. A ces mots les lièvres se rassurèrent et retournèrent dans la forêt.

MORALE.

Chaque grenouille était pour le lièvre un chasseur;
Rien ne nous grossit tant les objets que la peur.
Un troupeau de moutons qui paît dans la prairie,
C'est, aux yeux d'un poltron, de la cavalerie.

FABLE XXV.

LE CHEVREAU ET LE LOUP.

Une chèvre enfanta un chevreau dans sa loge, et s'en alla paître aux champs. Un loup, qui s'en était aperçu, accourut dès que la chèvre fut partie, et vint frapper à la loge : Ma fille, dit-il au chevreau, en contrefaisant la voix de la chèvre, j'ai oublié en partant de vous embrasser : ouvrez vite que je puisse vous marquer ma tendresse, ouvrez à votre chère mère. Je ne puis m'y résoudre, repartit le chevreau, qui l'avait reconnu en regardant au travers des fentes de la porte. Vous avez à la vérité toute la voix d'une chèvre; mais le mal est que je vous vois tout le corps d'un loup.

MORALE.

Gouverneurs, quand de près l'ennemi vous menace,
Ainsi que ce chevreau, veillez sur votre place.
Tel, entré dans le fort, vous poignarde endormi,
Qui, sur le pont-levis, se disait votre ami.

FABLE XXVI.

LE SERPENT ET LE LABOUREUR.

Un laboureur se fâcha contre un serpent qu'il nourrissait chez lui, et s'emporta jusqu'à le poursuivre une cognée à la main, dans le dessein de le mettre en pièces; mais celui-ci se sauva dans les bois voisins, d'une telle vitesse que l'homme ne put l'atteindre. Ce dernier, quelque temps après, vit la grêle hacher tous ses grains, et crut qu'en punition du mauvais traitement qu'il avait fait au reptile, les dieux avaient attiré cet orage sur ses terres. Pour les appaiser il se met en quête du serpent, dans la vue de se réconcilier avec lui, le trouve, lui proteste qu'à l'avenir il n'aura rien à craindre de sa part, et le prie de retourner dans sa cabane; mais il eut beau l'en presser, le serpent n'en voulut rien faire, et s'éloignant promptement de l'homme : De grand cœur, lui cria-t-il de loin, je retournerais chez toi, si je ne savais que tu y gardes encore ta cognée, et si je pouvais oublier à quelle intention tu l'as prise un jour contre moi.

MORALE.

Quand un méchant me dit d'une voix radoucie :
Sans rancune, oublions le passé, je vous prie,
Je ne vous nuirai plus. Je réponds : Je vous crois;
Mais m'éloigner de vous est le plus sûr pour moi.

FABLE XXVII.

LE LOUP ET LE BUSTE.

Un jour un loup entra dans l'atelier d'un sculpteur et y aperçut un buste d'un travail excellent. D'abord il en admira la beauté; mais dès qu'il l'eut vu de plus près, et qu'il eut remarqué que le buste ne donnait aucun signe d'entendement: O la belle tête! s'écria-t-il, c'est grand dommage qu'elle n'ait point de cervelle.

MORALE.

Partout busles pareils, à la cour, à la ville;
Qu'il vienne ce loup habile,
Pour y rire de plus d'un sot:
Oh! que d'occasions d'y placer son bon mot.

FABLE XXVIII.

L'ASSASSIN QUI SE NOIE.

Le prévôt poursuivait un assassin. Celui-ci fuyait et de telle vitesse que l'autre ne put l'atteindre et se retira. Alors le scélérat s'imagina qu'il n'avait plus rien à craindre, et crut que son crime demeurerait impuni; mais le ciel se garda bien de le permettre. Pendant que ce malheureux croit traverser un ruisseau où il était entré sans en connaître la profondeur, il perd pied et s'y noie.

MORALE.

Tremblez, méchants, tremblez! votre perte est certaine.
Soustrait à la justice humaine,
Un coupable en vain fuit,
Quand partout, pour le perdre, un Dieu vengeur le suit.

FABLE XXIX.

LE GEAI PARÉ DES PLUMES DU PAON.

Un paon perdit dans sa mue quelques-unes de ses plumes; un geai les ramassa, et s'en revêtit. Alors il crut surpasser en beauté les paons mêmes, et vint tout bouffi d'orgueil se fausiler avec eux; mais sa vanité fut bientôt punie. Les paons, qui reconnurent l'artifice, lui arrachèrent ses fausses plumes, et le chassèrent de leur compagnie à grands coups de bec. Ainsi le geai, battu et déplumé, ne fut pas même plaint des autres geais qu'il avait méprisés.

MORALE.

Qui s'élève au-dessus de sa condition,
Y rentre tôt ou tard avec confusion:
On l'a dit et redit; mais on a beau le dire,
Dans ces lieux, sur ce point, que de sujets de rire!

FABLE XXX.

LA MOUCHE ET LA FOURMI.

La mouche prétendait avoir des avantages qui rendaient sa condition fort supérieure à celle de la fourmi. Ce n'est pas sans raison, lui disait-elle avec orgueil, que je crois l'emporter sur toi. Considère quelle est ma vie; quelle créature vit plus noblement que moi? je ne travaille point : j'entre partout où il me plaît, dans les palais, dans les temples : et de quelles viandes je m'y nourris, Dieu le sait! Sur quelle bouche, sur quel sein ne puis-je me reposer! Et tu voudrais, après cela, misérable, te comparer à moi? toi qui, tapie dans un trou, n'y subsistes qu'à peine de quelques grains à demi-pourris, et encore ne les as-tu qu'à force de travaux et de fatigues! Il est vrai, répliqua la fourmi, que tu habites des palais, mais on ne t'y regarde que comme une importune : ces belles dont tu dérobes les faveurs, te chassent et te maudissent Je conviens qu'en été tu fais meilleure chair que moi, mais aussi en hiver comment vis-tu? Tandis que reléguée par le froid au fond de quelque muraille, tu y nourras de faim et de misère, je vivrai, moi, sous terre, de mes provisions, et j'y jouirai, malgré la rigueur de la saison, des fruits de mon travail. Cesse donc, fainéante, de me mépriser. Si ta façon de vivre est plus noble, la mienne est moins à charge et plus sûre.

MORALE.

Un riche fainéant voit cent mets sur sa table,
Et rit du laboureur. Ce n'est qu'un misérable,
D'un peu de pain, dit-il, il ne vit qu'à demi.
Le rieur est la mouche, et l'autre la fourmi.

FABLE XXXI.

LA GRENOUILLE ET LE BOEUF.

Une grenouille vit un bœuf qui passait près du marécage : Il ne sera pas dit, s'écria-t-elle à sa fille, en se gonflant de toutes ses forces, que ce bœuf me surpasse en grosseur. Regarde-moi bien, me voilà, je crois, pour le moins aussi grosse que lui. Vous n'en approchez pas, dit l'autre. M'y voici. Point du tout. Oh ! poursuivit la grenouille, j'y viendrai, ou je..... La folle n'acheva pas; car pendant que pour s'enfler encore elle se raidissait plus que jamais, elle creva.

MORALE.

Le marquis fait le duc, le duc fait le prince;
Chacun s'enfle, et enfin chacun devient si mince,
Qu'ainsi que la grenouille il crève avec éclat.
On se perd à vouloir sortir de son état.

FABLE XXXII.

LE CHEVAL ET LE LION.

Un vieux lion ne pouvant plus chasser avec la même vitesse et le même succès, eut l'envie de manger un cheval qu'il trouva en son chemin. Il s'avisa de contrefaire le médecin, et de lui demander des nouvelles de sa santé. Le cheval, qui comprit à peu près la mauvaise intention du lion, lui répondit qu'il ne se portait pas trop bien, et que depuis peu il s'était mis une épine au pied, dont il se sentait fort incommodé. Le lion s'offrit sur-le-champ à la lui tirer; le cheval accepta l'offre, et se mit en posture. Quand le lion se fut approché pour tirer l'épine, le cheval allongeant le pied, frappa rudement le lion au milieu du front, et se mit à fuir de toute sa force, laissant le lion dans un état pitoyable, et désespéré d'avoir manqué son coup.

MORALE.

Quand on se peut tirer d'un mauvais pas,
En perdant l'ennemi qui cherche notre perte,
Si l'on ne voit l'occasion offerte,
Il est bien malaisé de ne s'en servir pas.

FABLE XXXIII.

LE LABOUREUR ET SES CHIENS.

Un laboureur dételа ses bœufs de sa charrue dans un temps de famine, les tua dans la vue de s'en nourrir lui et sa famille. Ses chiens, qui s'en aperçurent, sortirent aussitôt du logis, et gagnèrent pays. Sauvons-nous, se disaient-ils les uns aux autres. Si cet homme tue les animaux dont il a si grand besoin pour son labourage, que ne nous fera-t-il point à nous, qui ne lui sommes pas à beaucoup près si nécessaires?

MORALE.

Les chiens eurent bon nez, l'homme avait résolu
Très-sûrement de s'en défaire.
Qui consume le nécessaire,
N'épargne pas le superflu.

FABLE XXXIV.

LA MULE.

Une mule grasse et rebondie ne faisait que parler dans sa jeunesse de sa mère la jument: mais elle changea de langage, lorsqu'elle se vit dans sa vieillesse réduite à porter la farine au moulin. Alors elle se ressouvint de l'âne, et confessa de bonne foi qu'il était son père.

MORALE.

C'est ainsi qu'aujourd'hui, dans la prospérité,
Un faquin s'ennoblit, qui, dès demain, peut-être,
Corrigé par l'adversité,
Cessera de se méconnaître.

FABLE XXXV.

LA COLOMBE ET L'ÉPERVIER.

Un épervier, après avoir long-temps poursuivi une colombe sans pouvoir l'atteindre, vint en étourdi s'abattre dans les réseaux d'un oiseleur. Celui-ci ne l'eut pas plutôt pris, qu'il se mit en devoir de s'en défaire. Cruel, lui disait l'oiseau, qui voulez m'ôter la vie, quel mal vous ai-je fait? Et quel mal, reprit l'homme, t'avait fait cette colombe que je t'ai vu poursuivre? Meurs : cela dit, il le tue.

MORALE.

Ainsi le ciel permet qu'un méchant soit la proie
D'un plus méchant que lui,
Qui le paie, à son tour, de la même monnoie
Dont il payait autrui.

FABLE XXXVI.

LES MEMBRES ET LE VENTRE.

Un jour les membres se dépitèrent contre le ventre : Nous nous tuons, dirent-ils, à travailler, et pour qui ? pour un glouton qui, sans prendre aucune part à notre travail, en retire seul tout le fruit. Qu'il prenne lui-même de quoi se nourrir, disait le bras, je ne veux plus rien donner. J'ai tant fait de pas pour ce fainéant, disait le pied, que j'en suis tout fatigué ; il est temps que je me repose. Arrive ce qui pourra, disait d'une autre part la jambe, je ne veux pas, moi, bouger d'ici. Le ventre ainsi abandonné, ne tarda guère à s'affaiblir. Aussitôt tous les membres s'en sentirent, et comme chacun d'eux perdait ses forces à mesure que le ventre perdait les siennes, ils tombèrent bientôt en défaillance, et périrent enfin avec lui.

MORALE.

Dans un état le souverain
Est au peuple ce qu'est le ventre au corps humain.
Que par des nœuds étroits l'un à l'autre s'unisse,
L'un ne peut succomber que l'autre ne périsse.

FABLE XXXVII.

LE CHEVAL ET L'ANE.

Un cheval de parade marchait tête levée, et se carrait, fier d'un riche harnais qui le couvrait. Un âne en passant lui coupa le chemin par mégarde : Faquin, lui dit le cheval d'un ton insolent, c'est bien à toi de me barrer le passage : retire-toi, si tu ne veux pas que je te passe sur le ventre. Et l'âne tout effrayé s'écarta au plus vite. Alors le cheval, pour montrer sa vigueur et de combien il l'emportait sur l'autre, se mit à courir de toute sa force ; mais en courant, il fit un tel effort, qu'il s'ouvrit l'aine et devint inutile à son maître. Celui-ci le vendit à un laboureur, et l'âne fut tout surpris, lorsqu'en retournant au moulin, il vit quelques jours après le cheval qui tirait la charrue. Alors il eût bien pu lui rendre bravade pour bravade, mais il n'en fit rien par modestie ; il fut même assez bon pour le plaindre.

MORALE.

Un fat, le vent en poupe, insulte au misérable,
Lui vante son palais, ses richesses, sa table ;
Le sage, toujours humble, a moins de vanité,
Et ne s'enfle jamais dans la prospérité.

FABLE XXXVIII.

LE CERF SE REGARDANT DANS L'EAU.

Un cerf se mirait dans le cristal d'une fontaine, aussi satisfait de la hauteur de son bois, que mécontent de ses jambes qui lui semblaient mal taillées et trop menues : il les contemplait d'un air chagrin, lorsqu'un chasseur parut, et lâcha ses chiens après lui. Aussitôt le cerf prit la fuite à travers la forêt : là, comme il était sur le point de se sauver par la légèreté de ses jambes, son bois s'embarrassa dans un taillis très-épais, et l'arrêta tout court. Alors le cerf, qui se voyait en proie aux chiens, changea de sentiment, et loua ce qu'il avait méprisé, comme au contraire il méprisa ce qu'il avait loué.

MORALE.

Souvent ce qui nuit, plaît. L'ambitieux suppose
Que la tiare est du ciel le don le plus charmant;
S'il savait à quels maux la grandeur nous expose,
Il changerait de sentiment.

FABLE XXXIX.

LE SERPENT ET LA LIME.

Un serpent entra dans la boutique d'un serrurier, et voulut ronger une lime qu'il y trouva. Pauvre bête, lui dit celle-ci, à qui t'adresses-tu? et ne vois-tu pas bien que tes dents ne peuvent consumer ce qui consume le fer même?

MORALE.

Vous, petits souverains, qui, bouillant de furie,
Courez mal à propos insulter un grand roi;
Ecoutez ce serpent, il vous dit : c'est folie
De vouloir se jouer à plus puissant que soi.

FABLE XL.

LE LIÈVRE ET LA PERDRIX.

Un lièvre se trouva pris dans les lacets d'un chasseur : pendant qu'il se débattait, mais en vain, pour s'en débarrasser, une perdrix l'aperçut. L'ami, lui cria-t-elle d'un ton moqueur, et que sont donc devenus ces pieds dont tu vantais tant la vitesse? L'occasion de s'en servir est si belle, garde-toi bien de la manquer! Allons, évertue-toi, tâche de me franchir cette plaine en quatre sauts? C'est ainsi qu'elle le raillait. Mais on eut bientôt sujet de lui rendre la pareille; car pendant qu'elle ne songe qu'à rire du malheur du lièvre, un épervier la découvre, fond sur elle et l'enlève,

MORALE.

Rire du malheureux et de son infortune,
Chez les cruels humains c'est chose fort commune.
On ne rit pas toujours ; tel insulte aujourd'hui,
Qui dans deux jours sera plus à plaindre que lui.

FABLE XLI.

LES LOUPS ET LES BREBIS.

Un jour les loups dirent aux brebis : Amies, en vérité nous ne saurions concevoir comment vous pouvez supporter les mauvais traitements que vos chiens vous font à chaque moment. De bonne foi, à quoi vous servent ces brutaux à la queue de votre troupeau ? A vous gêner continuellement, le plus souvent à vous mordre et à vous faire mille violences. Croyez-nous, débarrassez-vous-en, et sur l'heure ; car enfin, que craignez-vous ? N'êtes-vous pas assez fortes pour vous défendre seules contre quiconque voudrait vous nuire ? Sur ces discours les brebis se crurent en effet fort redoutables, et dans cette pensée l'on courut aussitôt congédier les chiens ; mais on ne tarda guère à s'en repentir. Les loups n'eurent pas plutôt vu les chiens éloignés, qu'ils se jetèrent sur les brebis et les étranglèrent toutes.

MORALE.

Chassez-moi ces soldats, vous dit un loup habile,
Ce n'est sur votre dos qu'un poids fort inutile.
As-tu, par ce conseil, chassé la garnison,
Le loup est le premier à brûler ta maison.

FABLE XLII.

LES DEUX CHIENS.

Deux chiens gardaient au logis. L'un tout joyeux dit à l'autre : Frère, je viens d'apprendre que notre maître se marie dans sa maison des champs. Or, tu sais qu'il n'est point de noces sans festin ; c'est pourquoi, si tu veux m'en croire, nous irons tous deux en prendre notre part, et la chère que nous y ferons, Dieu le sait! Cela dit, ils partent, et prennent si mal leur chemin, qu'ils s'engagent dans certains marécages, et ne s'en retirent que tout couverts de fange. Dans cet état ils arrivèrent au lieu de la noce. Ils comptaient sur un grand accueil de la part des conviés, mais fort mal à propos. Dès qu'ils parurent, chacun s'écria contre leur malpropreté. A peine étaient-ils entrés dans la salle du festin, qu'on les en chassa, l'un à coups de pied et l'autre à coups de bâton. Tout se passa de sorte que nos deux chiens s'en retournèrent fatigués, affamés et battus.

MORALE.

Du succès d'un projet qui de nous peut répondre?
Où l'on croyait gagner, souvent l'on a perdu.
L'Espagnol dit : Tel est sotti pour tondre,
Qui lui-même à grands pas s'en retourne tondu.

FABLE XLIII.

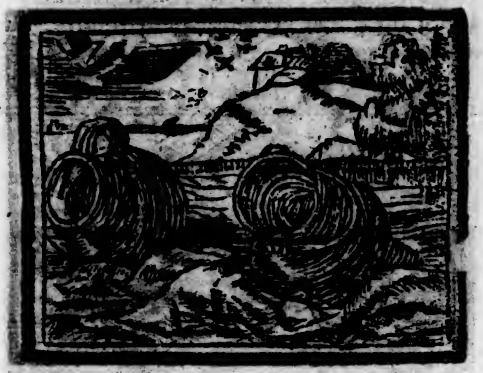
LE RENARD ET LE SINGE.

Le singe priait un renard de lui donner une partie de sa queue. Voisin, lui disait-il, vous voyez bien que je n'en ai point, quand vous en avez trop. Le renard, à ce compliment, éclata de rire de toute sa force. Quand j'en aurais, répliqua-t-il, cent fois davantage, j'aimerais beaucoup mieux en balayer la terre que d'en couvrir les fesses d'un singe.

MORALE.

Chez vous un sot parcourt votre bibliothèque :
Je voudrais, vous dit-il, ce Platon, ce Sénèque ;
Qu'en fera-t-il, s'il les obtient?
Ne demandez jamais que ce qui vous convient.

FABLE XLIV.



LE POT DE FER ET POT DE TERRE.

Le pot de fer dit un jour au pot de terre : Frère, ne verrons-nous jamais que le coin d'une cuisine? Qui n'a rien vu, n'a rien à conter : et d'ailleurs, l'on dit que le voyage fait l'esprit. Il me prend envie de voir le pays, et si tu as la même curiosité, nous voyagerons de compagnie. Vois-tu bien cette rivière qui passe au pied du logis? il nous faudra y entrer ; cela fait, nous nous y laisserons emporter par le courant de l'eau ; de cette manière nous pourrons faire en très-peu de temps beaucoup de chemin, et cela, comme tu vois, sans fatigue. L'autre, fort satisfait de l'expédient, sortit, entra dans l'eau avec le pot de fer et le suivit, mais il n'alla pas loin. Son camarade, qui flottait, tantôt à droite, tantôt à gauche, le heurtait à tous moments. Le pot de terre ne fut pas à trente pas du bord qu'il ne fut que pièces et morceaux.

MORALE.

Ainsi mal à propos petit prince se brise
Aux côtés d'un grand roi.
Ceci vous dit : Malheur à qui s'avise
D'approcher de très-près d'un plus puissant que soi.

FABLE XLV.

LE PAON ET LE ROSSIGNOL.

Le paon se plaignait à Junon de ce que les dieux ne lui avaient donné qu'une voix glapissante et désagréable, tandis qu'il leur avait plu de rendre celle du rossignol douce et mélodieuse. Cette voix si charmante, disait-il, je la méritais bien mieux que ce petit oiseau, moi qui suis le plus beau de tous ceux qui volent dans les airs. C'est justement, répliqua la déesse, parce que tu es le plus beau des oiseaux, que tu chantes le plus mal. Ce rossignol, dont tu envies si injustement la voix, n'a garde de t'envier ton plumage; il sait que les dieux ont fait diverses parts de leurs dons, et que chacun doit se contenter de celle qu'ils ont bien voulu lui en faire. Cesse donc de te plaindre, et crains que, pour te punir de ton orgueil, ils ne t'ôtent encore ce plumage qui te rend si fier.

MORALE.

Nul n'est content du lot qui lui tombe en partage.
Sans biens et sans honneurs, me donner le savoir,
Y pensez-vous, grands dieux! dit un savant peu sage.
Qu'il cesse de se plaindre, on ne peut tout avoir.

FABLE XLVI.

LE MERLE ET L'OISELEUR.

Un merle vit un oiseleur qui tendait ses réseaux. Que faites-vous là, dit le premier à l'homme? Je bâtis une ville, répondit celui-ci. Ces paroles excitèrent la curiosité de l'oiseau, et de si près qu'il s'y trouva pris. Perfide, s'écria l'oiseau, si tu bâtis toujours de telles villes, tu n'y verras pas beaucoup de citoyens!

MORALE.

Sur l'infidélité qu'un empire se fonde,
Il ne s'étendra pas;
Mais si la bonne foi règne dans vos états,
Monarques, espérez la conquête du monde.

FABLE XLVII.

LA FEMME QUI TOND SA BREBIS.

Une femme tondait sa brebis, ou, pour mieux dire, l'écorchait, tant elle s'y prenait mal. Cependant la brebis lui criait : Hé! de grâce, si vous voulez avoir ma peau, mandez le boucher : mais si vous n'en voulez qu'à ma laine, faites venir le tondeur.

MORALE.

Elle avait sujet de crier,
Dans le métier d'autrui nul n'est bon ouvrier :
Que chacun donc, toujours renfermé dans sa sphère,
Ne se mêle jamais que de ce qu'il sait faire.

FABLE XLVIII.

LE LION ET LE RENARD.

Le lion à son avènement à la couronne, fit savoir à tous les animaux qu'ils eussent à venir lui rendre hommage : ceux-ci accoururent et s'empressèrent d'obéir. Le renard se hâta moins que les autres, et parut le dernier à la cour du lion. Comme celui-ci en rugissait de colère : Sire, lui dit le renard d'un ton respectueux, qu'il me soit au moins permis de représenter à votre majesté, que le zèle que j'ai pour elle est l'unique cause de mon retardement. Dès que j'ai su que vous régniez, je courus consulter l'oracle sur la durée de votre règne. Ces dieux, que tous les jours je prie pour vous, sire, me sont témoins de la joie que je ressentis, lorsque j'appris qu'aucun règne de lion n'a été et ne sera plus long ni plus heureux que le vôtre doit l'être. Et c'est la nouvelle que je serais venu apporter bien plutôt à votre majesté, si l'éloignement où j'étais de l'oracle m'eût permis de le faire. L'excuse plut au lion, et si fort, que bien loin de garder contre lui du ressentiment, il le remercia de la peine qu'il avait prise, et lui fit plus d'accueil qu'à tous les autres.

MORALE.

Si vous craignez quelque disgrâce,
Cajolez le lion aigri;
La flatterie adroite et placée avec grâce,
Souvent d'un criminel a fait un favori.

FABLE XLIX.

L'ANE MALADE.

L'ane était dangereusement malade; et quoiqu'il commençât à donner quelque espérance de sa guérison, le bruit s'était répandu parmi les loups et les chiens, qu'il tirait à sa fin. Alors ces derniers accoururent dans l'espérance de profiter de sa peau sitôt qu'il serait mort. Pendant qu'ils en attendaient la nouvelle avec impatience, et qu'ils regardaient au travers des fentes de la porte de la loge où l'âne était couché, ils aperçurent son ânon. Eh! de grâce, mon fils, lui crièrent ces bons amis, apprends-nous comment se porte ton père, nous en sommes, je t'assure, fort en peine. Mieux que vous ne voudriez, repartit brusquement l'ânon.

MORALE.

Réplique très-sensée, et que très-volontiers
Je ferais en tel cas à tous mes héritiers.
Oui, messieurs, je croirai que mon état vous touche,
Si je vois que le cœur s'accorde avec la bouche.

FABLE L.

LE CORBEAU ET LE MOUTON.

Un corbeau voltigeait en folâtrant autour d'un mouton, et prenait plaisir à lui donner de temps en temps des coups de bec. Suis-je donc fait pour vous servir de jouet, lui disait le mouton? Pourquoi vous adresser plutôt à moi qu'à ce chien qui garde le troupeau? Pourquoi, reprit l'autre? C'est parce que je te crains bien moins que lui. Apprends que je suis aussi bon envers les méchants, que méchant envers les bons.

MORALE.

Les méchants aux bons seuls font sentir leur malice;
On souffre, on ne dit rien. Les bons sont trop prudents
Pour se mettre à couvert de leur noire injustice;
Ils feraient beaucoup mieux de leur montrer les dents.

FABLE LI.

L'AIGLE PERCÉ D'UNE FLÈCHE.

Un aigle s'arracha quelques plumes et les laissa tomber à terre. Un chasseur les ramassa, et ensuite il les ajusta au bout d'une flèche, dont il perça l'aigle. Hélas! disait l'oiseau comme il était sur le point d'expirer, je mourrais avec moins de regrets si je n'avais été moi-même, par mon imprudence, la première cause de ma mort.

MORALE.

L'aigle mal à propos travaille à se détruire :
Hommes, soyez moins fous ;
Pesez tout ce qui peut vous nuire,
Et ne fournissez point des armes contre vous.

FABLE LII.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

Le chêne se moquait du roseau. Jouet du moindre souffle, lui disait-il d'un ton méprisant, que tu me fais pitié, lorsque je te vois sur les bords d'un marais, où l'on ne te découvre qu'à peine, baisser la tête devant les plus faibles zéphirs; regarde-moi, vois jusqu'où la mienne s'élève, et combien est robuste ce tronc qui résiste aux plus furieuses tempêtes. Pendant qu'il se vantait de la sorte, un ouragan s'éleva, et vint tout à coup fondre sur le roseau et sur lui. Le vent eut beau souffler contre le premier, comme celui-ci pliait, il ne fit que l'agiter; tout le mal tomba sur le chêne. Pendant qu'il se raidit et qu'il croit tenir ferme contre l'orage, un tourbillon de vent l'enveloppe, l'ébranle et le renverse. Alors on vit cet orgueilleux tomber au pied de celui qu'il venait d'insulter.

MORALE.

Le chêne par les vents tombe déraciné,
Quand le roseau soutient leur courroux mutiné.
Hélas! s'il est ainsi, que les grands sont à plaindre!
Plus on est élevé, plus on a lieu de craindre.

FABLE LIII.

LE MILAN ET SA MÈRE.

Le milan malade, et réduit à l'extrémité, disait à sa mère : Hélas! priez les dieux qu'ils me rendent la santé. Mon fils, lui répondit-elle, j'aurai beau les invoquer, ils ne s'emploieront point pour vous, vous qu'on a vu tant de fois, au mépris de leurs autels, dérober les victimes qu'on leur y offrait en sacrifice.

MORALE.

Ne crois pas, en mourant, émouvoir par tes cris
Ces dieux que tant de fois ont bravés tes mépris;
Rien ne les touche, impie : ils se bouchent l'oreille,
Et, se jouant de toi, te rendront la pareille.

FABLE LIV.

LA POULE TROP GRASSE.

Une poule pondait tous les jours un œuf à son maître. Elle m'en pondra deux, disait celui-ci en lui-même, si je lui donne double nourriture. Là-dessus le voilà qui lui jette et rejette du grain d'heure en heure et en abondance. Mais qu'arriva-t-il? La poule, à force d'être bien nourrie, devint si grasse que bientôt elle pondit moins, et enfin ne pondit plus.

MORALE.

Disette doit tenir un auteur en haleine ;
On y gagne, dit-on : desséchez donc ma veine,
Et faites jeûner le savant ;
Mais n'engraissez pas l'ignorant.

FABLE LV.

L'ASTROLOGUE VOLÉ.

Un voleur entra dans la maison d'un astrologue. Cependant celui-ci se donnait en pleine place pour un prophète des plus clair-voyants dans l'avenir. Comme il s'y vantait d'avoir acquis, par l'inspection des astres, la connaissance de tout ce qui devait arriver dans les siècles les plus reculés, un des assistants, qui avait aperçu le voleur, l'interrompit. Et le moyen, lui dit-il, de croire que tu sais l'avenir, quand je vois, à n'en pouvoir douter, que tu ne sais pas même le présent? Car enfin, mon ami, si tu le savais, tu courrais au plus vite chez toi en chasser le voleur que je viens d'y voir entrer

MORALE.

Ce fou qui suit ici les astres dans leur route,
Voit clair au firmament, et chez lui ne voit goutte.
Riez de ce rêveur, et croyez que son art,
S'il eut quelque succès, ne les dut qu'au hasard.

FABLE LVI.

L'AIGLE ET LE CORBEAU.

L'AIGLE fondit sur un mouton et l'enleva à la vue d'un corbeau. N'en puis-je donc faire autant, dit le dernier? Cela dit, il s'abattit sur le plus gras du troupeau : mais bien loin de faire ce que l'aigle avait fait, il s'embarrassa tellement dans la toison du mouton, qu'il y demeura. Comme il se débattait pour s'en dégager, le berger accourut, le prit et le mit en cage, puis il le donna pour jouer à ses enfants.

MORALE.

Mesurez-vous. Ce brave eut un sort favorable :
Et sans doute, dis-tu, je l'aurai tout semblable.
Il entreprit : entreprenons. Tout beau,
L'aigle prit le mouton, mais non pas le corbeau.

FABLE LVII.

L'ÉCREVISSE ET SA FILLE.

Vous devriez bien, disait l'écrevisse à sa fille, vous corriger d'un grand défaut que je remarque depuis long-temps en vous. Je vous vois marcher toujours à reculons; et que n'allez-vous en avant comme les autres animaux? Celle-ci lui répondit : Ma mère, je ne fais que ce que je vois faire. Si vous voulez que je me corrige, commencez par vous corriger vous-même la première.

MORALE.

On ne réforme point ses enfants par la langue ;
C'est l'exemple qui les instruit.
Si bons que soient les mots, je siffle une harangue
Où l'on m'ouvre un chemin que jamais on ne suit.

FABLE LVIII.

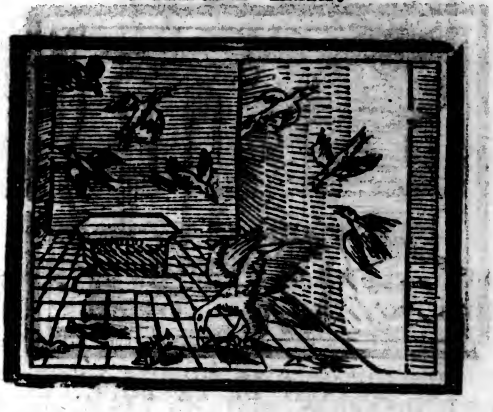
LE RENARD ET LE BOUC.

Le renard et le bouc voyageaient ensemble. Un jour qu'ils étaient fort pressés de la soif, ils trouvèrent un puits : alors ils y descendirent et s'y désaltérèrent. La difficulté était d'en sortir. Le puits était assez profond, et le bouc ne savait qu'imaginer pour en regagner le haut. Camarade, lui dit alors le renard, il nous est fort aisé de nous tirer tous deux d'ici : il ne faut pour cela que te dresser sur tes pieds de derrière, ensuite appuyer ceux de devant au mur, et te hausser le plus haut que tu pourras. Je commencerai par grimper le long de ton échine, puis du haut de tes cornes je me lancerai fort aisément sur le bord de ce puits; après quoi je t'aiderai de manière que tu pourras en sortir à ton tour. Le bouc approuva l'expédient, et fit si bien que le renard sortit; mais celui-ci ne se vit pas plutôt au large, qu'il ne pensa qu'à gagner pays. Tout ce qu'il fit pour l'autre, ce fut de rire, et de l'avertir, en le quittant, qu'il pensât à se tirer d'affaire du mieux qu'il lui serait possible.

MORALE.

Il ne le paya pas même d'un *grand-merci*.
Qui s'est servi de toi, souvent en use ainsi;
Dans le puits, beau discours tant qu'on est nécessaire;
Mais mon traité signé, le tien c'est ton affaire.

FABLE LIX.



LE MILAN ET LES PETITS OISEAUX.

Un jour le milan invita les petits oiseaux à se trouver chez lui au festin qu'il leur y avait, disait-il, préparé pour solenniser le jour de sa fête. Alors ils s'y rendirent à grande hâte, se mirent ainsi follement à la merci du milan. Celui-ci ne les eut pas plutôt vus arrivés, qu'il fondit sur eux et les croqua tous l'un après l'autre.

MORALE.

Lorsqu'à quelque festin l'ennemi te convie,
Prends soin de le payer d'un *je vous remercie*:
Peut-être est-il de bonne foi;
Mais ne t'y pas trouver, c'est le plus sûr pour toi.

FABLE LX.

L'OISELEUR ET LA VIPÈRE.

Un oiseleur cherchait à prendre des oiseaux. Comme il se baissait pour tendre ses réseaux, une vipère le piqua au pied. Ah! s'écria l'homme, je n'ai que ce que je mérite. Pourrais-je être surpris qu'on m'ôte la vie, tandis que je ne pense, moi, qu'à la ravir aux autres?

MORALE.

Mal vient à qui mal fait. Suivez donc sur ce point
L'avis que le sage vous donne :
Hommes, si vous voulez qu'on ne ne vous nuise point,
Ne nuisez à personne.

FABLE LXI.

LE PÊCHEUR ET LES POISSONS.

Un pêcheur, assis sur le bord d'une rivière, jouait de la flûte. Il pensait que les poissons, charmés de ses accords, approcheraient de la rive, et si proche, qu'il pourrait les prendre à la main; mais il eut beau en jouer, pas un ne vint. Alors le pêcheur prit ses filets, et les jeta dans la rivière. Aussitôt les poissons entrèrent en foule. Poissons, leur dit l'autre en les tirant de ses rets, je m'étais imaginé que vous aimiez la musique, mais je me suis bien aperçu qu'avec vous on trouvait mieux son compte à se servir de filets que de flûte.

MORALE.

Douceur a rarement attiré des rebelles.
A leur devoir en vain, prince, tu les rappelles :
On est sourd à la flûte, amène le canon,
Bientôt tu les auras à ta discrétion.

FABLE LXII.

LA VIEILLE ET SA SERVANTE.

Une vieille n'avait pas plutôt entendu le chant de son coq, que tous les matins elle allait une heure avant le point du jour éveiller sa servante. Alors il fallait se lever pour prendre ensuite une quenouille, qu'on ne quittait que long-temps après le coucher du soleil Celle-ci, qui séchait de fatigue et d'insomnie, prit un jour le coq et le tua, dans la pensée qu'elle dormirait tout à son aise, sitôt que sa maîtresse aurait perdu son réveille-matin ; mais le contraire arriva. Le coq mort, la vieille, qui n'entendait plus le chant qui la réglait, était toute la nuit sur pied, et courait éveiller sa servante lorsqu'à peine celle-ci avait eu le temps de se coucher.

MORALE.

Expédient cru bon, souvent gâte une affaire.
Ceci fait, on croyait amender son destin,
Se lever plus tard : au contraire,
Le coq mort, on se lève encore plus matin.

FABLE LXIII.

LE BERGER MENTEUR.

Un berger, pour se récréer, criait de temps en temps au loup, quoiqu'il n'en vît point. A ses cris, les voisins accouraient. Et l'autre les remerciait de la peine et n'en faisait que rire. Il les joua de la sorte nombre de fois. Cependant il arriva qu'un jour le loup vint effectivement fondre sur ses moutons; alors il se mit à crier tout de bon et de toute sa force: mais il eut beau appeler à son aide: ses voisins, qui pensaient qu'il criait encore à faux, se gardèrent bien de venir au secours. Ainsi le loup eut le temps d'étrangler tout le troupeau.

MORALE.

Évitez le mensonge avec un soin extrême.
Si l'on remarque en vous peu de sincérité,
L'on ne vous croira pas, lors même
Que vous direz la vérité.

FABLE LXIV.

LE MOURANT ET SA FEMME.

Un malade tirait à sa fin; cependant sa femme s'en désespérait. O Mort! s'écriait-elle toute en larmes, viens finir ma douleur; hâte-toi, viens terminer mes jours. Trop heureuse si, contente de m'ôter la vie, tu voulais épargner celle de mon époux! O Mort! redisait-elle, que tu tardes à venir! parais, je t'attends, je te souhaite, je te veux. Me voilà, dit la Mort en se montrant; que souhaites-tu de moi? Hélas! répondit la femme, tout effrayée de la voir si proche d'elle, que, sans prolonger les douleurs de ce malade, tu daignes au plutôt mettre fin à sa langueur.

MORALE.

C'est de grand cœur, dit-on, dans le premier transport,
Qu'on voudrait vous sauver au dépens de sa vie;
Mais est-on pris au mot, de près voit-on la mort,
Le tranchant de sa faux en fait passer l'envie.

FABLE LXV.

L'ANE ET LE PETIT CHIEN.

Un homme caressait un petit chien en présence de son âne, celui-ci enviait le bonheur du premier. Que fait ce chien, disait-il en lui-même, pour mériter les caresses de son maître? Quelquefois il lui donne la patte. Hé bien! s'il ne tient qu'à cela pour s'en faire aimer, je serai bientôt tout aussi heureux que ce petit animal. Cela dit, il se lève sur ses pieds de derrière, et présente lourdement ceux de devant à son maître. Celui-ci, fort surpris, rebuta des caresses aussi grossières, et appela ses valets, qui accoururent et payèrent à grands coups de bâton la civilité du baudet.

MORALE.

Ne sortez point de votre caractère,
Soyez ce que le ciel vous fit.
Un sot a beau se contrefaire,
Il ne sera jamais ce qu'est l'homme d'esprit.

FABLE LXVI.

LA CANE ET LE BARBET.

Un barbet poursuivait une cane. Celle-ci, pour se sauver, se jette dans un étang. L'autre s'y lance et nage après elle. Comme il la suit, et de si près qu'il

ouvre déjà la gueule pour la prendre, la cane fait le plongeon, s'enfonce et disparaît. Ainsi le chien perdit sa proie dans le moment même qu'il croyait la tenir.

MORALE.

Le barbet s'en revint avec un pied de nez.
Ne compter sur un bien que quand vous le tenez.
Vous alliez épouser une riche héritière ;
Le contrat fait, un rien fit échouer l'affaire.

FABLE LXVII.

LE BOUVIER ET LA CHÈVRE.

Un bouvier frappa une chèvre à la tête, et si rudement qu'il lui rompit une de ses cornes. Il ne l'eut pas plutôt fait, qu'il s'en repentit, et pria la chèvre de n'en point parler au maître du troupeau. Hé, pauvre sot! répliqua l'autre, quand je serais assez bonne pour ne lui en rien dire, n'a-t-il pas des yeux pour voir qu'il me manque une corne ?

MORALE.

C'est en vain que le sot veut couvrir sa bévue
Dans le temps qu'elle est claire et frappe notre vue ;
Sans y perdre son temps, il ferait beaucoup mieux
De convenir d'abord de ce qui saute aux yeux.

FIN.

INTENTIONAL DOUBLE EXPOSURE

FABLE LXV.

L'ANE ET LE PETIT CHIEN.

Un homme caressait un petit chien en présence de son âne, celui-ci enviait le bonheur du premier. Que fait ce chien, disait-il en lui-même, pour mériter les caresses de son maître? Quelquefois il lui donne la patte. Hé bien! s'il ne tient qu'à cela pour s'en faire aimer, je serai bientôt tout aussi heureux que ce petit animal. Cela dit, il se lève sur ses pieds de derrière, et présente lourdement ceux de devant à son maître. Celui-ci, fort surpris, rebuta des caresses aussi grossières, et appela ses valets, qui accoururent et payèrent à grands coups de bâton la civilité du baudet.

MORALE.

Ne sortez point de votre caractère,
Soyez ce que le ciel vous fit.
Un sot a beau se contrefaire,
Il ne sera jamais ce qu'est l'homme d'esprit.

FABLE LXVI.

LA CANE ET LE BARBET.

Un barbet poursuivait une cane. Celle-ci, pour se sauver, se jette dans un étang. L'autre s'y lance et nage après elle. Comme il la suit, et de si près qu'il

ouvre déjà la gueule pour la prendre, la cane fait le plongeon, s'enfonce et disparaît. Ainsi le chien perdit sa proie dans le moment même qu'il croyait la tenir.

MORALE.

Le barbet s'en revint avec un pied de nez.
Ne compter sur un bien que quand vous le tenez.
Vous alliez épouser une riche héritière;
Le contrat fait, un rien fit échouer l'affaire.

FABLE LXVII.

LE BOUVIER ET LA CHÈVRE.

Un bouvier frappa une chèvre à la tête, et si rudement qu'il lui rompit une de ses cornes. Il ne l'eut pas plutôt fait, qu'il s'en repentit, et pria la chèvre de n'en point parler au maître du troupeau. Hé, pauvre sot! répliqua l'autre, quand je serais assez bonne pour ne lui en rien dire, n'a-t-il pas des yeux pour voir qu'il me manque une corne?

MORALE.

C'est en vain que le sot veut couvrir sa bévue
Dans le temps qu'elle est claire et frappe notre vue;
Sans y perdre son temps, il ferait beaucoup mieux
De convenir d'abord de ce qui saute aux yeux.

FIN.

PORTRAIT D'ÉSOPE.

La vérité, le bon sens, l'esprit et la prudence
Tombèrent en partage au plus laid des mortels ;
Ne jugeons plus sur l'apparence ;
Tel que nous méprisons mérite des autels.